

Les mystères de Bel-air, Le Tampon, à partir des aquarelles et dessins de Hippolyte Charles Napoléon Mortier, marquis de Trévisé:

Enquête, et rapprochements inattendus

Dominique VANDANJON

Association AFAC-974

Les Archives départementales de La Réunion abritent un dossier cartonné, répertorié 40 Fi, qui contient un corpus de cent cinq dessins et aquarelles réalisés entre 1861 et 1866 par Hippolyte Charles Napoléon Mortier, marquis de Trévisé, lors de ses deux séjours à l'île de La Réunion. Une bonne partie est consacrée à la représentation du travail et de la vie quotidienne sur les Établissements sucriers, de son défunt beau-père, Gabriel de K/véguen.

Une partie de ce dossier avait déjà été étudié et présenté par Jean-François Géraud¹, universitaire spécialisé dans l'histoire industrielle de l'île, en 2012.

Dans le cadre d'un effort de documentation relatif à une sucrerie oubliée du sud de l'île, l'usine de Bel-Air au Tampon, nous avons eu la curiosité d'interroger à nouveau quelques images. Dans leur émouvante plastique, elles donnent à voir une société coloniale en mouvement, une dizaine d'années à peine après 1848. Au lieu d'y trouver des réponses, nombre de questions nouvelles sont apparues.

Pourtant, l'interrogatoire fut mené à la manière d'une enquête: qui étaient ces travailleurs dont Mortier de Trévisé donne parfois les noms? Quels liens se tissent entre affranchis, engagés, personnel d'encadrement, et les capitaines d'industrie? Quelle philosophie politique et économique

¹ GERAUD, Jean-François, *Dessiner le sucre à La Réunion au XIXe siècle: les aquarelles du marquis de Trévisé*, in *Histoire et Art, un voyage entre l'Europe et La Réunion*, Textes réunis par Serge Bouchet, Université de La Réunion, éd. Graphica, 2012

anime Mortier de Trévise et son beau-frère, Denis-André Le Coat de K/véguen?

La confrontation des images, aussi bien que leur mise en relation, a révélé des rapprochements inattendus, par exemple sous la forme de reconstitution de parcours familiaux. Une analyse serrée des techniques et des contenus débouche sur une vision nuancée des hiérarchies sociales en cours de recomposition. Quant aux procédés de numérisation utilisés par l'Iconothèque Historique de l'Océan Indien, ils ont permis de déceler des informations insoupçonnées. Si bien que tout ce travail d'observation minutieuse a plutôt épaissi le mystère entourant la vieille sucrerie de Bel-Air.

La liste de ces mystères résiduels, non exhaustive, sert de fil conducteur à cette communication : mystère des lieux, mystère quant aux relations maîtres et employés, mystère de l'évolution et des mobilités des travailleurs eux-mêmes...

1. 40 Fi : PRÉSENTATION DU CORPUS

Parmi ces cent cinq aquarelles et dessins, soixante-sept concernent les deux séjours réunionnais de l'auteur, en 1861 et en 1866. Et onze aquarelles et dessins dessinent explicitement le Tampon, dont trois l'usine de Bel-Air. Ces aquarelles et dessins, conservés aux Archives départementales de La Réunion, ont été numérisées par l'Iconothèque Historique de l'Océan Indien, qui fait un travail remarquable de collecte et de documentation partagée des images relatives non seulement au patrimoine réunionnais, mais aussi indianocéanique. Récemment, cet organisme, dirigé par David Gagneur, a organisé les Entretiens du patrimoine Iconographique de l'Océan Indien², du 23 au 26 mai 2023, auxquels notre association a participé.

² https://www.ihoi.org/app/photopro.sk/ihoi_icons/publi?docid=134580&layout=none

1. MYSTÈRE AUTOUR D'UNE SUCRERIE OUBLIÉE

Le décompte des sucreries a de quoi surprendre: après tout, sur les onze usines représentées par notre auteur, il y en a autant de l'usine des Casernes que de celle du Tampon! Pourtant, la taille des deux usines n'a rien de comparable, les Casernes étant le fleuron - le navire amiral, comme l'avait qualifié Philippe Pluchon dans le mémoire consacré à la dynastie K/véguen³ - du patrimoine industriel de la famille.

Située à 400 mètres d'altitude, à la confluence d'un bras de la rivière d'Abord et de la ravine Jean Payet, la sucrerie du Tampon fait pendant presque un siècle⁴ l'objet des soins attentifs de la dynastie: pourquoi? Alors que d'autres établissements parfois plus productifs que Le Tampon sont impitoyablement fermés, comme, par exemple, la sucrerie de Mon Caprice, ou celle de la Rivière. D'autant que les alentours de la sucrerie de Bel-Air sont aussi représentés: la ravine Jean Payet et les lieux-dits Grand Tampon et Petit Tampon (toponymes correspondant à des bras de largeur inégale qui rejoignent le lit de la rivière d'Abord, convergeant ensuite au lieu-dit "La Pointe" - et le Bassin Rouge.

Autre décompte: dix-neuf - vingt si l'on compte une aquarelle représentant la pratique agricole de la "trouaison" à l'établissement de la Rivière justement⁵ - de ces œuvres représentent des travailleurs, hommes, femmes, enfants, affranchis, engagés, bref, une palette sociale pour laquelle il n'est pas sûr que le regard porté fût uniquement soucieux d'exotisme. Pas loin de 30 % du corpus, c'est beaucoup. Comment expliquer cet intérêt? Quel est le regard porté sur les classes populaires?

3 PLUCHON, Philippe, *Histoire d'une dynastie insulaire, Les Kerveguen avant de Kerveguen*, Mémoire de maîtrise, Université de La Réunion, 1983

4 Construite par Jean Valfroy Deheaulme sans doute dès les débuts de l'industrialisation de l'île, la sucrerie est revendue en 1834 aux frères Hoarau, qui la revendent à leur tour, à prix coûtant, à Gabriel de K/véguen dès 1837. A partir de cette, elle reste dans le patrimoine industriel de la dynastie jusqu'à la revente finale de 1922.

5 ADR, 40 Fi 106

2. UN ARTISTE ET UN PROPRIÉTAIRE

Car un monde sépare le milieu d'où est issu le jeune Mortier de Trévis, et les personnages qu'il immortalise dans ses dessins.

Le parcours de Mortier est un peu énigmatique. Issu de la noblesse d'Empire - son grand-père, Adolphe Edouard Casimir Joseph Mortier, a été distingué par Napoléon 1er - il est né au château de Sceaux le 4 mai 1835. Sa formation concilie la sécheresse du droit, à la jubilation apportée par ses progrès dans le domaine artistique auprès de maîtres célèbres. Armand Cassagne (1823-1907) qui ouvre école à Fontainebleau à partir de 1857, est membre du groupe de Barbizon, après avoir été l'élève de Harding, célèbre artiste anglais⁶. Tout l'art de l'aquarelle, dont la technique, renouvelée au début du XIXe siècle, se répand alors en Europe, tient à la qualité du dessin, avant de maîtriser la subtilité des couleurs. Surtout, la technique et le matériel léger que nécessite l'aquarelle accompagnent le mouvement d'expansion hors Europe si caractéristique du XIXe siècle.

Mais l'activité principale du jeune Mortier est la diplomatie; il participe avec Lord Elgin et le baron Gros à une ambassade en Chine, qui se conclut par la signature du Traité de Tien Tsin en juin 1858. Est-ce au retour de cette mission⁷, décidée sous Napoléon III, que Mortier décide d'unir son destin, son titre et ses finances à celui de la riche héritière venue des colonies Mascareignes, Emma Le Coat de K/véguen? Toujours est-il que le mariage est décidé pour l'année 1860, et la mort inopinée du futur beau-père, Gabriel Le Coat, comte de K/véguen, ne perturbe guère le calendrier nuptial. Aussi, c'est en jeune marié que Hippolyte Charles Napoléon, accompagne sa fraîche épouse, et le frère de celle-ci, Denis-André⁸, nouveau comte de K/véguen, en voyage de découverte des

6 James Duffield Harding, 1798-1863, fut peintre, et aquarelliste de talent à une époque où la technique de l'aquarelle acquiert ses lettres de noblesse en Angleterre d'abord, puis rapidement outre-mer, en raison du faible encombrement du matériel nécessaire. Faut-il rappeler que le XIXe siècle est une époque d'intenses migrations, tant coloniales que culturelles ou affinitaires ?

7 Considérée dans un premier temps comme un succès, le résultat de cette mission, menée dans le contexte des guerres de l'opium, fut finalement désastreux; quel rôle y joua le jeune Mortier? Peu important, sans doute, en raison de sa jeunesse. Toujours est-il qu'il n'est lus requis pour les expéditions suivantes, plus belliqueuses.

8 Né à Saint-Pierre en 1833, mort à Paris en 1906

biens familiaux à l'île de La Réunion. Deux voyages se succèdent, en 1861, puis 1866, à une époque où le canal de Suez n'est pas encore ouvert. Mais les jeunes époux ont côtoyé, entre autres notabilités, Ferdinand de Lesseps lors de leur premier voyage...

Comme Emma a apporté en dot la moitié des biens hérités de son père, - l'autre moitié étant attribuée à son frère-. Mortier de Trévisé se met en devoir de parcourir l'île pour évaluer son nouveau patrimoine. Il s'associe dès lors avec son beau-frère dans une société en commandite pour gérer communément les immenses propriétés, comme il est d'usage courant à l'époque.

Les aquarelles et dessins ne représentent pas les 13 usines évoquées par la poétesse gouailleuse Célimène Gaudieus: cinq seulement font l'objet d'une représentation picturale. Il est clair que les époux ont séjourné essentiellement au château des Casernes, en 1861, et dans celui de Bel-Air au Tampon, sans doute en résidence de changement d'air⁹, ou en prélude aux excursions en montagne, activité sportive devenue mondaine dans la deuxième moitié du XIXe siècle. Emma est sportive: elle accompagne son mari lors d'une excursion au volcan, avec une halte obligée à la caverne des lataniers, laquelle avait déjà abrité son beau-frère, François de Mahy, lors d'une expédition de jeunesse en 1854, guidé par Josémont Lauret.

Quant au château du Tampon, il a disparu au cours du vingtième siècle, au profit d'une résidence construite à proximité, plus récente, connue sous le même nom, et classée à l'inventaire des Monuments Historiques.

Le terme de château peut paraître pompeux, pour des constructions en bois, certes prestigieuses localement - la grande maison disent les serviteurs - mais qui supportent difficilement la comparaison avec le château de Fontainebleau, où les Trévisé participent à "la fête impériale"...

⁹ Les aquarelles et dessins pour le Tampon sont majoritairement datés du deuxième voyage, en 1866.

L'autoportrait de Mortier de Trévisé montre un esprit qui semble tourmenté, en tous les cas constamment préoccupé d'art, car on sait par ailleurs qu'il a rassemblé, d'abord à Sceaux puis à Coupvray, une belle collection de dessins, de toiles et d'esquisses issus des maîtres et artistes du moment : Delacroix, ou Géricault, qu'il affectionne particulièrement¹⁰.

Mortier de Trévisé, reste un personnage un peu mystérieux, qui souhaite rester dans l'ombre, puisqu'il ne se nomme même pas dans son autoportrait. Son parcours de chambellan auprès de Napoléon III n'a guère laissé de traces, d'autant plus qu'il ne fut pas député. La mise en place laborieuse de la IIIe République a sans doute laissé un goût amer à ce rejeton d'une lignée farouchement bonapartiste, réfugié au château de Coupvray en Seine et Marne.

Son mariage avec la riche héritière ne fut pas fécond: il n'eut pas de descendance directe.

Bref, cette figure ouvre le champ des perspectives à caractère artistique, certes, mais aussi celui d'une sociologie de ces moyens et grands propriétaires fonciers, actuellement éclipsés à La Réunion par les ombres résiduelles du Crédit Foncier Colonial ou de la dynastie K/véguen, dont on peut penser que certains d'entre eux ont été clairement attirés par une vision saint-simonienne des immenses transformations socio-économiques qui s'opéraient sous leurs yeux, avec, bien souvent, leur active participation. Cela aussi reste à explorer, du moins pour le développement industriel dans les outre-mer; une lecture simpliste de la relation maître-esclave, transposée au dix-neuvième siècle, ne peut rendre compte de la complexité des relations socio-économiques qui apparaissent notamment sous le Second Empire. Nombre de capitaines d'industrie tentent de mettre en application les idées de Claude-Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon, et que l'on pourrait, rapidement, résumer ainsi:

- valorisation du travail industriel, et tertiaire
- promotion sociale par le travail industriel

¹⁰ <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6463181j>

- l'amélioration du sort des ouvriers et employés est confiée à une élite industrielle
- les conflits doivent se résoudre par la négociation, dans le cadre d'associations à caractère universel ...

En somme, il s'agit de développer des rapports nouveaux, dans le monde du travail, où la noblesse viendrait de la qualité du tissu social industriel, même si les hiérarchies sont maintenues¹¹.

2. MYSTÈRE DES RAPPROCHEMENTS INATTENDUS

Les affranchis, les engagés, et surtout les domestiques sont abondamment représentés: 19 portraits, et des silhouettes occupées à la trouaison, c'est-à-dire l'opération qui consiste à la remise en terre des boutures de cannes après la coupe, selon les recommandations énoncées soigneusement par Joseph Desbassyns (1780-1860), diplômé en agronomie.

A la différence de Jean-Baptiste Dumas (1792-1849), l'auteur ne donne guère à voir les ouvriers au travail dans la sucrerie, ni sur l'argamasse ou aux abords de l'Établissement. Mais cela peut s'expliquer par la période à laquelle le couple Mortier est arrivé à La Réunion: après février 1861, donc après la "roulaison" et l'intense période de fonctionnement des sucreries.

Ainsi du portrait de Jamali, juvénile et musculeux gardien de champs de cannes - affecté à la prévention des incendies et des actes délictueux - un sakalava, d'après son lemba et surtout sa lance. Un recensement postérieur, en 1877, compte 22 gardiens uniquement pour

¹¹ voir, entre autres auteurs, la contribution de Hervé Le Bret, *Les saint-simoniens et la valorisation du travail industriel et tertiaire*, disponible en ligne: https://www.persee.fr/doc/AsPDF/acths_1764-7355_2008_act_127_4_1287.pdf et la monumentale analyse comparative effectuée par Jean Crusol, *Les îles à sucre, De la colonisation à la mondialisation*, atlantide, réédition de 2021

l'Établissement du Tampon, comme celui que Mortier de Trévise a dessiné, près de l'usine, la nuit¹².

Le dessin qui représente Monsieur Bourayne, ventripotent personnage affecté aux cultures, d'après les souvenirs de l'auteur¹³ est quelque peu sarcastique: le propriétaire, employé chez K/véguen, domine de toute sa morgue l'engagé Virassamy. On a l'impression d'une véritable dénonciation des habitudes insulaires de mépris profond pour les classes laborieuses; l'ombre de l'esclavage n'est pas si éloignée.

Indirectement, les représentations témoignent d'une hiérarchie sociale entre affranchis, qui sont engagés à leur tour, et vivent concurremment aux côtés des engagés immigrants; cette hiérarchie héritée de la période esclavagiste, est devenue à présent bien plus complexe, avec l'industrialisation.

Pour les domestiques, un air de confiance et de plus grande facilité de vie existe à proximité de la maison des maîtres.

Ils accompagnent fidèlement leurs patrons lors de leurs déplacements: ainsi de Victorine, la "nénène" devenue vieille de Emma¹⁴, qu'elle a élevée à la mort prématurée de Anne-Marie Zacharine, née Chaulmet, la mère de la jeune femme. Victorine a épousé tardivement, trois ans et demi après l'abolition de l'esclavage, son compagnon, Paul Samsi. Le mariage permet de reconnaître dans la foulée sa fille, Coralie, (que tout le monde appelle Louise, en souvenir de sa grand-mère, esclave à l'époque de la famille, condition qu'a éprouvée aussi Victorine).

Une étude détaillée de l'aquarelle qui la représente a été permise avec la numérisation haute résolution; on y découvre beaucoup de choses: les repasses de Mortier de Trévise, une bonne partie des détails du vêtement, en toile de Guinée, laquelle est fournie par le maître à ses

¹² ADR, 40 FI 79; voir aussi 40 FI 61 et 62.

¹³ Un carnet de recherches est dévolu au site de Bel Air; <https://belair.hypotheses.org/1206>

¹⁴ Emma est née en 1835, et perd sa mère dès l'année suivante. Son père ne s'est pas remarié.

engagés, exactement comme à l'époque de l'esclavage: le maître devait alors, par obligation prévue au Code de 1723, fournir deux fois l'an de quoi fabriquer des vêtements. La coiffure de Victorine: des témoignages malgaches indiquent qu'elle noue son foulard à la manière des Sakalava; la "saisie"¹⁵ sur laquelle elle est assise est aussi de tradition malgache, côtière. En journée, la saisie est roulée, et rangée dans un coin de la cuisine, ou d'un couloir. La nuit, étendue, elle sert de lit, et le châle de laine porté plié en double sur les épaules fait office de couverture. La couverture de laine fait aussi partie des fournitures dues par le maître au titre des contrats d'engagement. Une surprise est apparue, en essayant de documenter la natte: on aperçoit en filigrane un livre ouvert, posé à côté des pieds de Victorine. Où, et quand a-t-elle appris à lire?

Une autre aquarelle interpelle: celle de la cafrine qui porte son bébé dans le dos, emmaillotté dans un pagne rouge¹⁶. A regarder de près, on s'aperçoit qu'elle porte aussi autour du cou une clé, bien mise en évidence sur ce profil trois quart dos. Comme Mortier annonce qu'elle est du Tampon, on se demande alors si la clé n'est pas celle du château de Bel-Air ? C'est donc une domestique de confiance à qui l'on a confié la responsabilité de veiller sur la maison de changement d'air. Elle est pourtant bien jeune, avec ce bébé né il y a peu, quelques mois à peine. Il ne tient pas encore sa tête: moins de quatre mois? Mais pas de nom, alors que la plupart du temps, même au cours du voyage vers l'île de La Réunion avec escale en Egypte, l'auteur nomme les personnes rencontrées au hasard des cheminements.

La technique pour le point de fuite répond en tous points aux recommandations énoncées dans un opuscule célèbre de Constant Viguiet et Langlois de Longueville, réédité plusieurs fois à partir de 1827, sur la technique de l'aquarelle: cela concerne la pose du personnage, et le point de vue mais elle interpelle, car l'artiste a dû s'agenouiller devant son modèle. Attitude étrange, n'est-ce-pas, pour un marquis devant une affranchie? La contre-plongée, utilisée ici, dénote un regard attentif, ni condescendant, ni méprisant.

¹⁵ Le mot vient du malgache Tsi, la natte. Un autre mot est utilisé sur les hauts plateaux.

¹⁶ ADR, 40 Fi 76

On retrouve ce regard, et la technique de légère contre plongée pour le jeune homme qui s'abrite sous une feuille de bananier: d'ailleurs, à l'arrière-plan, on devine la forme à peine esquissée des bâtiments d'une sucrerie ...

Même regard malicieux sur les trois fillettes: Lucie a été croquée en 1861, les deux autres petites filles en 1866. Ce sont les petites-filles de Victorine Samsi, qui font leur apprentissage de domestiques dans la maison des maîtres. En rapprochant les trois portraits, on se rend compte qu'elles portent toutes trois le même modèle de robe, couture à la main - même si les machines à coudre arrivent très tôt dans l'île, dès leur démocratisation en Europe. Des formes simples, pratiques, adaptables, dans des coupons de tissus de récupération.

Une autre énigme est apparue lors de la recherche sur les travailleurs de l'établissement de Bel-Air, en dépouillant les actes de décès issus de l'état-civil de Saint-Pierre: en août 1860, Clémence ROBINET, une servante de 27 ans, épouse de Edmond SALBRIS, 34 ans, domestique, donne le jour à un petit Gabriel, rue de la Plaine, où ils habitent. Les témoins pour l'acte de naissance sont des affranchis, anciens esclaves de Gabriel de Kerveguen. Ce dernier vient juste de mourir accidentellement, en mars 1860, à Paris, où il s'était rendu pour affaires, et pour préparer le mariage de sa fille, Emma. Pourquoi avoir appelé l'enfant du nom de l'ancien maître?

Cette année-là, il y eut 553 naissances, et 666 l'année suivante, pour un nombre inconnu d'habitants sur la commune de Saint-Pierre à cette date. On sait que la population totale de l'île était environ de 200 000, dont près de 36 000 pour Saint-Denis. En tous les cas, bien plus de naissances que de mariages, et une très forte mortalité infantile, qui touche aussi bien les classes aisées que les pauvres gens.

Mortier de Trévisse porte aussi attention aux animaux: Mamzelle est peut-être son cheval de promenade, lorsqu'il se rend à Saint Joseph, usine du Piton. Dans le rapport de visite de 1877, par Miot et Goldsmidt, on

s'aperçoit que les maréchaux-ferrants ne sont cités que sur la liste des employés du Tampon, mais pas sur ceux de Saint-Pierre. Une imposante ancienne écurie existe toujours en amont de la sucrerie de Bel-Air: l'ensemble des chevaux des domaines du sud y étaient sans doute abrités et soignés, l'air des Hauts leur étant plus favorable. Il se trouve que les cochers font partie des travailleurs privilégiés: la demande de permis de séjour définitif de Soulaya, par exemple, un engagé chez K/véguen, fait état d'un salaire de 25 francs par jour, ce qui est le double du salaire habituel.

4. UNE VIE SOCIALE BIEN MOUVEMENTÉE

Ce rapide tableau de quelques métiers autour de la sucrerie de Bel-Air, ou de celle des Casernes, esquisse une société bien plus complexe que le couple patron/engagés communément évoqué dans bon nombre de parutions. Même s'il est vrai que des communautés d'origines fort différentes cohabitent sur les espaces sucriers, ces communautés cohabitent, justement, et finissent par faire société. Ce qui les rapproche? la langue, ce créole imagé, empli de métaphores, qui lie plus sûrement encore les individus que le travail et la sueur, en amalgamant locutions, sons et mots empruntés, qui au malgache, qui à un dialecte d'Afrique orientale, qui à un dialecte de la côte indienne.

Certes, cela n'exclut pas le mépris, la méfiance, ou les inimitiés, mais bien souvent, ces attitudes se cantonnent aux relations interpersonnelles sur les propriétés.

Autre occasion de rapprochement: les fêtes et la danse. Représentées à titre de curiosité par Mortier de Trévisé, les instruments du maloya sont tenus par des employés dont l'air grave et concentré montre toute la détermination à faire vivre, et, qui sait, à partager, un moment d'échappement hors du temps du travail contraint.

Pour les communautés indiennes, à Saint-Pierre, sur l'ancienne habitation des Casernes, l'emplacement religieux "malbar" a été conservé et reste en usage.

Par contre, au Tampon, il ne reste rien aujourd'hui du *kovi* dont plusieurs témoignages confirment l'existence¹⁷.

Cependant, les propriétaires comptent énormément sur la christianisation des travailleurs, à la fois pour les fidéliser, sur la propriété et dans la paroisse, et pour moraliser les comportements, dans une société qui reste violente, et dont la composition démographique laisse à désirer: le ratio hommes/femmes ne s'équilibre à peu près que fort tardivement.

La chapelle Saint Gabriel, construite dès 1837 et immortalisée sur un cliché photographique de Angelin, a disparu au milieu du vingtième siècle¹⁸. Et le vieux presbytère, qui abrita les quinze premiers curés du Tampon, vient de subir le même sort tout récemment, au profit d'aménagements urbanistiques nouveaux sur cette partie du territoire communal.

Aussi notre association a-t-elle documenté ce patrimoine disparu: à partir de l'aquarelle 40 Fi 81, un survol autorisé a permis de restituer la disposition des lieux, témoignage s'il en fût de toute la rigoureuse efficacité pragmatique de Gabriel Le Coat de K/veguen: c'est lui qui fait venir le premier curé, Jaffus, originaire de l'Aude, en 1854, au moment de la création officielle de la paroisse du Tampon¹⁹. En contrebas, un établissement scolaire est construit dix ans plus tard, tenu par deux sœurs de l'ordre de Saint Joseph de Cluny, aux frais de la famille, mais le traitement des sœurs est pris en charge par la colonie. A 1200 francs annuels, c'est très en-dessus de la catégorie des engagés, payés eux, entre 10 et 15 francs par jour pour les plus compétents, et le double pour les ouvriers et artisans spécialisés. Mais elles dépensent une très grande

¹⁷ Le mot veut dire " temple" mais celui-ci peut être matérialisé par une pierre sacrée, ce qui semble avoir été le cas au Tampon.

¹⁸ Cette chapelle a même fait office de poste au tournant du siècle.

¹⁹ voir le récapitulatif réalisé sous forme d'animation:

<https://view.genial.ly/62436f816ffd730018b7e387/interactive-content-naissance-de-la-paroisse-du-tampon>

partie de cet avoir en matériel scolaire, livres, et médicaments ... En somme, une redistribution s'opère, du moins en partie.

La spécialisation des travailleurs est une garantie de mobilité sociale: le dépouillement des actes de l'état-civil de Saint-Pierre, de 1840 à 1920, toujours en cours pour le moment, laisse apparaître des évolutions. Ainsi, nombre d'affranchis se détournent du travail de la terre, et deviennent artisans - couturières, pour les femmes, ou blanchisseuses, voire sage-femmes pour les plus compétentes d'entre elles, pour les hommes: maçons, charpentiers, muletiers, boutiquiers, ...

Le recensement de 1902 sur le site de Bel-Air ne mentionne quasiment plus d'engagés, à part un gardien et deux employés à la cure, et évoque uniquement des "cultivateurs". Le terme est polysémique, pour le dix neuvième siècle, qualifiant tant les anciens engagés, que les colons, autorisés à construire une maisonnette sur la parcelle concédée à titre provisoire par le propriétaire, et payés à la part de récolte. Dans ce cas, les productions sont constituées non seulement de sucre, mais aussi de légumes, de vanille, de géranium dans les Hauts, ou de vétiver. Les partages se font soit au tiers - un tiers des fruits de la récolte pour le propriétaire, deux tiers pour le colon, ou plus rarement à la moitié des fruits.

Il semble que la transformation des anciens affranchis et engagés en colons partiaires, soit devenue la règle au tout début du vingtième siècle. Cette évolution dans le système de faire-valoir de la terre n'est pas propre à La Réunion: connu dès l'Antiquité, ce système est typique des zones agricoles où la circulation du numéraire est rare, et a constitué, bien souvent, une étape intermédiaire vers l'accession à la propriété foncière, aussi modeste soit-elle.

La mobilité sociale s'est accompagnée d'une mobilité géographique. Non seulement des transferts de populations se font d'un lieu à l'autre de l'île, des Tamponnais se retrouvent aux Avirons au début du vingtième siècle, mais aussi d'un point à l'autre du domaine colonial français: des engagés réunionnais partent exercer leurs compétences en

Nouvelle-Calédonie, au moment de la mise en sucre de l'île, tentative qui se soldera par un échec relatif, mais qui fixe de manière permanente des descendants du sud de l'île sur ce sol lointain.

Cette mobilité inter-îles à sucre n'était pas nouvelle: Jean-louis Donnadieu et albert Jauze ont récemment montré que dès l'époque de l'esclavage, des marrons fuient bien plus loin que dans les montagnes environnantes, tout comme les propriétaires et les fonctionnaires administratifs qui tentent leur chance au-delà de leur île de naissance ou d'exercice²⁰.

En somme, au terme de cette présentation, il reste à souhaiter que notre curiosité fasse des émules: nombre de ces nouvelles questions pourraient faire l'objet de recherches approfondies, et permettraient de nuancer considérablement le regard souvent abrupt que notre époque cherche à porter sur les faits du passé. Il y a là de quoi occuper les jeunes générations, avec intelligence et patience, loin des démontages et remontages intempestifs de monuments et de vestiges, maigres témoins d'un passé bien plus fertile en rebondissements et bien moins monolithique qu'on ne le présente couramment. En particulier, la porte est largement ouverte à de nouvelles explorations, sur les restes épars des sucreries du sud de l'île, dont le caractère semble, à première vue, différer légèrement de la mise en industrie des autres quartiers de l'île.

En avançant dans ces ombres mystérieuses du passé colonial, les choses ne font que commencer...

²⁰ Bulletin de la société d'histoire de la Guadeloupe, n° 195